

GALAXIES

SCIENCE - FICTION

PDF



*Supplément
numérique*

Dossier :
**La Guerre de 14-18
et les auteurs de SF**

Wilfried Renaut - Claude Mamier - Paul Hanost

Sylvain Lamur - Meddy Ligner - Philippe Caza

Victor Juliett-Bravo - Florent Paci - Pierre Gévart

Supplément numérique

GALAXIES 56

Les éditions numériques de la revue Galaxies contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Il s'agit ici de deux nouvelles qui avaient été à juste titre distinguées par le jury du Prix Alain le Bussy 2018, suivies d'une troisième qui avait obtenu en 2001 le Prix Infini (devenu Prix Alain le Bussy) et se trouve être dans le thème du dossier : 14-18 et la SF.

Page II	Don de Soi	<i>Victor Juliett-Bravo</i>
Page XIII	Dieu Point Zéro	<i>Florent Paci</i>
Page XXI	Comment les choses se sont vraiment passées	<i>Pierre Gévert</i>

Ce supplément gratuit est réservé aux acheteurs et abonnés de Galaxies imprimé, et ne peut être vendu

Don de Soi

Victor Juliett-Bravo

La nouvelle « Don de Soi », écrite sous le pseudonyme de Victor Juliett-Bravo, a participé au concours littéraire du Prix Alain le Bussy 2018. Le jury lui a décerné une mention, et encourage l'auteur à revenir l'année prochaine !

HANNAH REGARDE DANS LE MIROIR. Son impression est celle d'être encore jolie, désirable même. Elle fêtera peut-être ses trente-cinq ans le mois prochain. Il lui semble qu'il ne faut plus attendre. D'un geste délicat du majeur, elle contrôle l'implantation de ses longs cheveux blonds, qui n'a pas reculé malgré les années. La couleur reste vive et chatoyante jusqu'aux pointes intactes. Elle retire un dernier poil plus long au sourcil impeccable. Elle se regarde droit dans les yeux. Elle croit faillir encore, comme il y a deux mois. Mais ce regard est aussi celui de sa fille. Alors cette fois-ci, elle ne flanche pas.

Elle a déjà tout contrôlé, de la tête aux pieds, depuis son lever il y a deux heures. Elle a fait du mieux qu'elle pouvait avec les cosmétiques bon marché qu'ils ne peuvent pourtant plus se permettre. Essayer de faire encore mieux, ce serait simplement retarder l'inévitable. Elle choisit une lingerie neuve sous ses vêtements simples et robustes qu'elle a lavés deux fois. Elle regroupe ses cheveux sous un linge plié en triangle, comme le lui avait appris sa grand-mère. Il faut qu'ils restent très propres jusque là-bas et la pollution est terrible ces jours-ci.

Hannah attrape son grand sac avec des choses qu'elle pourra revendre par delà le Mur. Là-bas, ils utilisent encore de l'argent liquide. Enfin, ce sont les rumeurs qu'elle a entendues. Avec celles de saleté, de non-droit et de famine. Elle s'adosse à l'encadrement de la porte entrouverte. Sa fille dort dans un silence seulement entrecoupé par sa respiration douce et régulière. Le quartier s'est vidé ces dernières années. Hannah ne s'approche pas. Elle sait qu'elle ne pourra jamais partir si elle tente de la prendre une dernière fois dans ses bras. Elle ne pleure pas ; il ne faut pas qu'elle ait les yeux bouffis en arrivant.

Elle contrôle dans une poche du sac l'échantillon de sang réfrigéré. Par sécurité, elle lui a aussi coupé une mèche de cheveux, il y a quelques jours. Hannah la tient précieusement dans un pli intérieur de son vêtement. Elle a en plus gardé quelques coupures d'ongles dans un petit sachet. Il faut être bien sûr que l'argent lui revienne. Elle a toujours été

une bonne petite. Dès l'accouchement, qui s'était fait par voie naturelle et qui n'avait laissé aucune cicatrice. Hannah le lui revaudrait aujourd'hui, littéralement.

Elle ne s'inquiétera pas avant le soir, habituée qu'Hannah cherche un emploi du matin jusqu'à la nuit. Son père reviendra des écumes vers neuf heures. Hannah n'a plus pour lui que du dégoût. C'est de l'avoir vu rentrer si souvent puant l'immondice. Elle a un frisson de penser à ses mains calleuses et fripées sur elle. C'est un miracle qu'avec tout ce qu'il a touché de déchets, elle n'ait pas eu de maladie de peau. Avec l'argent, il pourra placer leur fille dans un programme d'éducation. Médian, Hannah l'espère. Elle lui fait confiance pour être raisonnable. Quand on fouille les décharges toute sa vie pour ramener de quoi manger à son enfant, on n'hésite pas à faire le nécessaire.

C'est bientôt l'heure. Hannah tire doucement la porte que verrouille l'interface de reconnaissance.

Pour la première fois de sa vie, Hannah va prendre un taxi. Il ne faut pas qu'elle se salisse dans les transports en commun. Il ne faut pas qu'elle transpire. Et puis on pourrait vouloir voler ses marchandises. Il paraît que certains savent les receler en argent vrai. Elle a commandé le taxi. Aucun ne vient spontanément dans son quartier. Hannah a un peu peur qu'on ne le déplace pas. La compagnie pourrait croire à une tentative de piratage. Elle sort de sa barre d'immeubles à la plate-forme du 42^e étage. Les taxis qui volent au-dessus de la pollution coûtent trop cher pour l'argent qui lui reste. Elle passe derrière ses oreilles un masque de papier, le dernier de son emploi d'aide-soignante à l'hôpital central. Les robots infirmiers avaient souffert d'une panne généralisée. Il leur avait fallu employer des humains pendant plus de six mois. C'était il y a cinq ans déjà, mais le masque était bien protégé sous un étui en plastique. Cela fait des années que Hannah n'a rien vu d'aussi blanc. Elle n'a plus travaillé depuis.

Le taxi est juste à l'heure. Une minute avant le rendez-vous, on entend ses pâles qui commencent de cisailer l'air un peu plus loin entre les tours. Il apparaît soudain, tout de noir. C'est une simple cabine suspendue à des rotors. Entre eux, une turbine électrique qui continue de vrombir à mesure que les pâles s'immobilisent. Hannah s'était toujours fait d'eux une idée plus gracieuse quand ils circulaient trente étages au-dessus de sa tête. Elle attend que le souffle s'arrête et s'approche. Hannah place sa main sur l'interface et son œil en face du réticule. Elle ressent bien sûr le petit picotement au centre de sa paume. Elle recule d'un pas. Sur l'écran en face d'elle, apparaissent successivement : « Contrôle rétinien... OK » puis « Contrôle

palmaire... OK » et enfin « Contrôle sanguin... OK ». Une voix synthétique énonce alors :

« Bonjour Hannah Ferris. Votre identité génétique a été validée. Vous pouvez embarquer. Votre destination est le Centre de Natalité Corporation Bio, 132^e Avenue, Numéro 1775, plate-forme du 56^e étage. Votre heure d'arrivée estimée est 8 heures et 58 minutes. La course vous coûtera 180 crédits sur les 214 de votre compte. Confirmez que vous ne projetez pas de faire la course retour. »

Hannah est déjà assise dans la cabine individuelle tapissée d'écrans quand elle confirme que c'est un aller simple.

Dans la configuration des écrans, elle fait le choix de voir à l'extérieur. Sur le parcours, elle regarde donc la ville sans la pollution, sous un ciel radieux et sans les autres taxis qui, paraît-il, croisent parfois très près. Son domicile est présenté comme course alternative. Le coût estimé du changement de destination est affiché juste à côté. Il est d'abord inférieur au prix annoncé pour le Centre de Natalité mais s'élève, fatalement, à mesure que le taxi progresse mollement dans le labyrinthe des gratte-ciel. Arrivée aux deux tiers de la course, le compteur s'est élevé jusqu'à 214. Puis il disparaît complètement et la suggestion de déroutement avec lui. Il n'y a plus d'alternative.

La voix synthétique annonce soudainement :

« Nous arriverons dans cinq minutes. Merci de préparer vos effets. Tout objet laissé dans le taxi sera considéré comme étant la propriété de la Corporation Taxi. »

Hannah change la configuration des écrans autour d'elle, en sélectionnant l'option Alpes. On dirait que le taxi vole entre les montagnes de sa petite enfance, aux pentes herbeuses et aux sommets étincelants. Puis, à l'approche finale de la plate-forme du Centre de Natalité, l'écran en face d'elle reverse vers la vue réelle avec le logo de la société médicale en surbrillance.

C'est à peine si Hannah sent l'impact de l'atterrissage. Elle est déjà dehors quand elle entend :

« Merci Hannah Ferris. Votre compte a été débité de 180 crédits. Il vous en reste 34. Bonne journée et à bientôt avec la Corporation Taxi ! »

Hannah pénètre dans le hall d'accueil du 56^e étage et se présente devant les robots du standard.

« Êtes-vous bien Madame Hannah Ferris ?

— Oui.

— Quelle est la raison de votre présence ici, Madame ?

— J'ai rendez-vous avec la Professeure Joséphine Mangala, à

9 heures.

— Vous devez faire erreur, Madame. Aucun rendez-vous n'a été enregistré à votre nom. Voulez-vous que je prenne rendez-vous pour une prochaine date ? »

Une femme en blouse blanche entre à l'instant par la porte vitrée derrière le standard. Sa voix stricte s'élève dans le hall, cadencée par le rythme de ses talons sur le sol.

« Je vais recevoir Madame immédiatement. C'est un rendez-vous privé. Il n'est pas nécessaire de le consigner à mon emploi du temps.

— *Reconnaissance vocale : Joséphine Mangala, Professeure. Autorisations de niveau 1.* Très bien Professeure, j'autorise les accès pour Madame Hannah Ferris sur le cheminement jusqu'à votre bureau et à la salle d'examen.

— Négatif. Je procéderai aux autorisations de passage manuellement. Madame Ferris est ici à titre privé : effacez-la du registre des visites.

— Confirmez que vous prenez la responsabilité de déclarer Madame Ferris au registre d'incendie.

— Je le confirme.

— Madame Hannah Ferris a été effacée du registre des visites. »

Enfin, la Professeure se tourne vers Hannah et lui fait signe de la suivre en contournant le standard. Elles passent toutes deux plusieurs portes vitrées, où chaque fois la Professeure annonce : « passer outre » à voix haute. Alors, seulement, Joséphine Mangala semble se détendre et s'adresse à Hannah :

« Avez-vous pu procéder aux ajustements que je vous ai demandés ?

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre, mais je suis épilée intégralement si c'est ce que vous voulez savoir.

— C'est parfait. Vos polaroids ont fait bonne impression. Mais le client terminal est très exigeant. »

Elles arrivent toutes deux devant la salle d'examen. Hannah interrompt la Professeure avant qu'elle n'ouvre la grande baie de verre flouté.

« Je veux m'assurer d'abord des modalités de paiement.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez comme moi que l'argent ne peut être viré sur mon compte.

— Certes.

— J'ai apporté ici des échantillons génétiques de ma fille. Je souhaiterais que nous contrôlions qu'ils sont exploitables.

— Très bien. Suivez-moi. »

La Professeure fait machine arrière dans le corridor inondé d'une lumière clinique. Elles arrivent toutes deux devant son bureau. Il est signalé par son nom projeté sur le verre et une photographie numérique où elle est de dix ans plus jeune. Elles entrent. Quand la Professeure se retourne, Hannah tient déjà à la main l'échantillon de sang réfrigéré.

« Bien, je vais regarder tout de suite. »

La professeure ouvre d'un clic le contenant réfrigéré et place le tube d'échantillon sur un socle de son bureau.

« Votre fille s'appelle Isabelle. Elle a vos yeux.

— Puis-je voir la fiche identitaire ? »

La fiche signalétique d'Isabelle s'affiche alors sur l'écran panoramique derrière la Professeure.

« Pouvez-vous faire un virement négligeable ? Je souhaite vérifier que tous les contrôles bancaires sont conformes. »

Le compte bancaire affiché sur la fiche signalétique d'Isabelle s'incrémente d'une unité.

« C'est bon, Professeure. Nous pouvons procéder à l'échange.

— Soit, suivez-moi. »

Elles ressortent du bureau et reprennent ensemble le chemin de la salle d'examen. La baie de verre floutée s'ouvre alors sur deux hommes, l'un en habits officiels et l'autre avec la même blouse que la Professeure. Des glaces sans tain couvrent tous les murs de la pièce. Joséphine Mangala précise d'un ton neutre :

« Votre présence est contraire à la procédure, Monsieur. Le Professeur Fascher n'aurait jamais dû vous laisser entrer », précise-t-elle en regardant fixement son collègue.

L'homme en habits officiels regarde lentement les deux médecins, et déclare froidement :

« Il y a une procédure écrite pour cela ? Est-il possible de la consulter ? »

C'est le Professeur Frantz Fascher qui lui répond :

« Non. Il n'y a pas de procédure écrite pour cela.

— Heureusement qu'il reste encore quelques spécialistes comme vous pour couvrir les cas qu'on ne saurait faire traiter par des machines. »

La Professeure Mangala va pour parler, mais la main levée du

dignitaire l'interrompt aussitôt.

« Je ne me contenterai pas d'une inspection derrière la vitre. Je sais mieux que personne ce que l'on peut faire avec des hologrammes. Soit je peux l'inspecter ici et maintenant, soit j'annule la transaction. »

Hannah regarde la Professeure :

« Devant vous, devant eux, cela ne fait pas de différence pour moi. »

Hannah commence par quitter le foulard qui couvre sa tête, et instantanément ses longs cheveux blonds coulent dans son dos et contre ses joues pâles. Leur lueur réchauffe la lumière froide des lampes de la salle d'examen. Les yeux de l'officiel s'ouvrent plus grand. Elle se défait ensuite, sans hâte, des chaussures à lacets et des soquettes, puis du pantalon sombre et enfin de la tunique par-dessus. Le dignitaire s'approche. Il la parcourt de haut en bas : les pieds phéniciens à la pédicure sobre, les longues jambes – il tourne autour d'elle –, le galbe rebondi, l'étroit dos bien droit – puis revient devant – le ventre plat où sa respiration lente dessine la forme des abdominaux.

La Professeure intervient :

« C'est un phénotype exceptionnel. C'est ce qu'il y a de mieux pour votre fille.

— Pour ma fille ? éclate-t-il dans un rire nerveux, sec. Pour ma fille, je choisirais quelqu'un que son patrimoine génétique ne condamne pas à se vendre. »

Il retourne à l'observation de la jeune femme, immobile dans la lingerie blanche. Le Professeur Fascher s'avance :

« Bien sûr, nous pouvons procéder à quelques modifications si vous le souhaitez.

— Surtout pas, vos expérimentations ne produisent pas des sujets stables, Fascher, vous le savez mieux que personne. Sinon, pourquoi se donner tant de mal à trouver un si beau sujet de base. »

Il s'interrompt et croise les yeux de la Professeure Mangala qui ne soutient pas son regard. Puis il reprend :

« Non, non, un strict clone devrait faire l'affaire. C'est juste... c'est juste qu'on a du mal à se rendre compte du vice.

— Le vice n'est pas dans les gènes, s'exclame la Professeure.

— Sans doute pas. Soit, je vous en donne trois millions, comme convenu. »

La voix d'Hannah s'élève alors :

« Cinq. Je précise que les deux millions supplémentaires sont pour moi seule. »

Frantz Fascher va se planter devant elle :

« Comment osez-vous ? »

Joséphine Mangala surenchérit :
« Vous allez tout faire capoter. »

Le dignitaire s'est retourné. Elle ne le quitte pas des yeux. Face aux médecins, elle passe lentement la main dans son dos et défait le soutien-gorge qu'elle laisse tomber à ses pieds. Elle lève les bras pour attacher ses longs cheveux, gonflant la poitrine. Puis c'est la culotte, une jambe après l'autre, presque sans se baisser, sans déverrouiller son regard de lui.

Il s'approche, les médecins lui laissent la place. Hannah écarte très légèrement les pieds. Il la regarde de nouveau, fait le tour. Puis il revient se fixer devant elle, et plonge dans ses yeux.

« Quatre millions. Pour le tempérament. Comment vous les partagez, ce ne sont pas mes affaires. »

Mangala intervient la première :

« Moitié-moitié. »

Hannah conclut :

« C'est d'accord. »

Hannah et la Professeure passent enfin les examens détaillés dans la salle rendue aux machines d'auscultation. Les résultats parviennent en direct au terminal de la Professeure, qui ne peut retenir un petit sourire satisfait.

« Vos résultats sont bons. Ce n'est plus qu'une formalité maintenant. »

Elle s'avance vers la sortie. Puis elle se retourne d'un air étonné :

« Vous pouvez vous vêtir maintenant. Nous allons procéder aux autorisations dans mon bureau. »

Hannah s'habille en vitesse, sans remettre le foulard qui protégeait ses cheveux. Sur le chemin, elle hésite puis demande finalement :

« Il va faire un clone de moi pour être... sa compagne ? »

— Nous lui délivrons un clone à l'âge adulte. Le reste ne nous regarde pas. »

Sitôt assise à son bureau, la Professeure tend à Hannah un terminal mobile.

« C'est une déclaration comme quoi vous acceptez de donner votre patrimoine génétique à la Corporation Bio. »

Hannah lit rapidement :

« Après ma mort ? »

— Oui. »

Après une pause la Professeure reprend :

« Vous comprenez bien qu'après cette transaction, vous serez »

considérée comme... comme... enfin vous n'existerez plus aux yeux de la société. Quelqu'un d'autre aura votre identité génétique.

— Oui, oui. Je ne comprends juste pas que vous ayez besoin d'une telle déclaration.

— Nous en avons besoin pour justifier que votre patrimoine est dans nos bases de données. Vous connaissez le principe : le contrôle sanguin par la petite prise sur le bord de l'écran vous identifiera et validera la déclaration.

— Oui. Le virement d'abord.

— Naturellement. »

La Professeure pianote sur son clavier puis tourne l'écran où s'affiche le compte en banque d'Isabelle.

— Deux millions, comme convenu.

— Soit. »

Hannah presse mollement son doigt contre la prise. La Professeure vérifie, l'air satisfait, et même soulagé :

« C'est bon. Tout est en ordre. Je vais vous raccompagner. »

Elles repartent à travers les couloirs déserts à l'exception des robots d'entretien. À chaque porte passée, Hannah entend de nouveau le « passer outre » de la Professeure. Elles arrivent à un petit ascenseur, dans lequel ne passerait pas un brancard. La Professeure annonce d'une voix claire :

« Vingtième étage. »

Puis elle complète à destination d'Hannah :

« C'est la plate-forme de livraison des consommables. De là, une passerelle vous permettra de rejoindre le centre commercial de la cinquième avenue. »

Dehors, c'est de nouveau la fumée des usines et le ciel sans lumière. Une bruine couvre les vitres de la baie. La Professeure ne lui tend pas la main :

« C'est ici. Au revoir. »

La porte s'ouvre au son d'un dernier « passer outre ». Hannah ne retarde pas l'inéluctable. Elle s'avance sur l'aire de débarquement. Elle remet le foulard pour se protéger la tête. Elle traverse au milieu des drones qui vont et viennent, déposant leur cargaison sur le convoyeur. De l'autre côté, il y a effectivement une petite passerelle et plus loin une sortie d'urgence du centre commercial, entrouverte.

Hannah serre contre elle son sac de marchandises. Elle voudrait prendre un café, mais elle ne peut plus. Elle se demande ce que sont devenues les 34 unités restantes. Elle pense à Isabelle et elle pleure. Elle peut pleurer maintenant.

Elle continue d'avancer dans le centre commercial. Elle sait que c'est une simple question de temps. Une heure peut-être. Une heure à regarder les devantures pleines de choses qu'elle n'a jamais pensé acheter.

Elle a le réflexe de se détourner d'une patrouille de droïdes policiers. Elle pensait que la première rencontre serait la bonne. Mais non. Alors elle pense au chemin jusqu'à chez elle. À la porte que le père d'Isabelle pourrait lui ouvrir, mais comment passer le périmètre de sécurité et puis les transports en commun, non c'est impossible.

Un droïde publicitaire s'avance devant elle. Il écarte ses mains pour figurer un écran : un hologramme apparaît. Mais rien ne s'y affiche. Le droïde la regarde dans l'autre œil. Toujours rien. Il annonce :

« Bonjour, Madame. »

Hannah ne peut réprimer un bonjour de politesse.

« Nous n'avons pas pu vous identifier Madame. Voulez-vous nous donner votre nom pour que nous puissions mieux vous conseiller ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire, merci. Terminé. »

Le droïde passe à un autre client du centre. Mais dans l'intervalle, la patrouille s'est retournée. Ils ne l'appellent pas. Sur les deux roues, ils sont de toute façon beaucoup plus rapides. Deux des droïdes bleus viennent se poster devant elle. Le premier énonce d'une voix lente :

« Échec du contrôle rétinien. Madame, tendez votre main pour identification. »

Hannah sait qu'il est vain de résister. Elle tend la main.

« Échec du contrôle palmaire. Madame, je vais procéder à un contrôle sanguin pour vérifier votre identité. »

Hannah sent le petit picotement sous l'index.

Le regard des deux droïdes tourne au rouge. Deux autres de ces robots arrivent derrière Hannah.

« Madame, vous êtes en état d'arrestation pour présence illégale sur le territoire de la Fédération. La procédure de reconduite au-delà du Mur va vous être appliquée. Toute tentative de résistance sera maîtrisée par la force.

— Je ne compte pas opposer de résistance. Je suis prête à vous suivre. »

Hannah tend ses mains tremblantes. Un droïde lui passe des menottes. Elles ressemblent à celles des vieux films policiers : chromées, rutilantes. Il faut croire qu'on n'a pas fait mieux depuis. Ou qu'on n'en a pas eu besoin.

Elle suit calmement le droïde de tête dans les couloirs de service sombres. Puis c'est un fourgon-glisseur à vive allure dans les bas étages de la ville embrumée. Les cellules du centre de déportation sont vides.

Hannah est tranquille un moment sur les bancs de métal froid. Elle espère qu'on va lui rendre le sac avec ses marchandises.

C'est là qu'un vieux policier entre avec un droïde. Hannah ne pensait pas qu'il restait des humains dans la police. Il gueule :

« Comment t'as traversé le mur ? »

Hannah garde le silence. Il continue :

« C'est quoi, ton nom ? »

— Hannah Ferris.

— Recherche : Hannah Ferris », fait le policier en se tournant vers le droïde.

Ils attendent, elle le regard à terre et lui les yeux braqués sur elle. C'est long. Le flic ajoute :

« Extension aux bases de données privées.

— Reconnaissance vocale : Alan Parker, Inspecteur, autorisations de niveau 0. Extension aux bases de données privées active. Un résultat trouvé : Hannah Ferris, patrimoine génétique propriété de la Corporation Bio.

— Le coup de la morte, bien joué, mais ça ne prend pas avec moi, fait-il en se tournant vers Hannah. Comment t'as traversé le mur, salope ? »

Hannah garde le silence. Elle en a déjà trop dit.

Parker la regarde et met les mains à sa ceinture. Il tourne les yeux vers le droïde et les deux caméras d'ambiance. Il a l'air de se raviser.

« OK. Tatouez-moi ce petit lot et renvoyez-moi tout ça derrière le Mur. »

Deux autres droïdes entrent. Ils immobilisent Hannah. Le troisième soulève le bas de sa tunique, dans le dos. La brûlure est nette. Hannah crie. La cautérisation est immédiate. Elle ne peut pas voir ce qu'ils lui ont fait. Le robot annonce :

« Numéro 162345521 confirmé. »

Les deux autres la traînent en dehors de la cellule. Quelques dizaines de mètres et il y a un quai d'embarquement. Hannah a juste la force de dire :

« J'avais... des affaires. »

Elle entend Parker qui s'éloigne :

« Ouais, on va te les apporter. Il n'y a pas grand-chose à en tirer de toute façon. »

Elle est amenée jusqu'au fourgon-glisseur. Elle sent la blessure au bas de son dos en s'asseyant. Un autre de ces robots apporte son sac et prend place à côté d'elle, debout. La ceinture l'attache

automatiquement. Le glisseur démarre. Elle voit à travers la fenêtre du conducteur. C'est un vieux modèle hybride que les humains peuvent conduire.

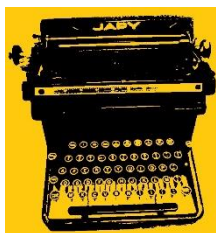
Ils passent une lourde porte de métal. Cela donne sur un long conduit carré à travers le béton. Puis une autre porte, et encore une autre. Enfin, c'est la lumière du dehors, vive pour les yeux d'Hannah habitués à la pénombre. La plaine est devant eux, poussiéreuse. L'éclat des fils barbelés brille sous le soleil.

Cela dure des heures. Hannah s'endort. Et puis elle entend un coup, suivis d'autres. Elle se réveille péniblement. Le blindage du fourgon-glisseur résonne. Elle entend les droïdes parler de jet de pierres et d'un tir de sommation. Le bruit du canon, plus fort, plus concentré, finit de la réveiller.

Quelques minutes plus tard, le fourgon s'immobilise. On lui retire ses menottes. La porte latérale s'ouvre. Elle avance sans traîner, de peur d'être bousculée par le robot qui la garde. Le flot de lumière l'éblouit. Elle tousse dans la poussière. Elle entend, derrière, la porte se refermer.

Devant elle, quelques bâtiments épars. Des gens déjà s'approchent. Des enfants, qui tiennent des cailloux à la main. Au loin, ça a l'air plus dense. Des toits de tôle dessinent le dédale d'un bidonville. Hannah se retourne. Elle voit le glisseur filer vers le Mur. Sa masse ceinture l'horizon de gris, à gauche, à droite, à perte de vue.

© Victor Juliatt-Bravo 2018



Victor Juliatt-Bravo est un plasticien du langage. Enfin il essaye et rate souvent mieux. Plastique au sens de l'esthétisme, certes, parfois. Plastique au sens du domaine où on déforme les choses sans les casser, surtout. Il cherche la frontière du langage, et quand il croit la trouver, tente de la mettre un peu plus loin.]

Dieu Point Zéro

Florent Paci

La nouvelle « Dieu Point Zéro », écrite par Florent Paci, a participé au concours littéraire du Prix Alain le Bussy 2018. Le jury lui a décerné une mention, et encourage l'auteur à revenir l'année prochaine !

« C'EST A CE MOMENT-LA QUE LE QUOTIDIEN de Madeleine plongea dans la merde... Oh ! En voilà des manières. Ce n'est pas digne d'un col blanc. »

Mais tu le fais exprès ? Tu n'es plus qu'une vieille loque qui traîne, tu peux t'exprimer comme tu veux, non ?

« Silence ! »

Assis sur son carton, le Fournisseur gifla sa propre joue droite. Voyant que le tas d'ordures qui constituait son public attendait la suite, il reprit son histoire d'un ton plus correct, s'aliénant la petite voix décadente qui rotait ses conseils dans un coin de sa tête.

« Contemplez cette icône, cracha le Fournisseur en désignant d'un ongle fendu une publicité défraîchie. C'est celle de Sainte-Madeleine ! Honnie ou vénérée, ainsi connue de tous les fous furieux qui survivent dans la nouvelle Terre. Puisque j'ai été interrompu, je vais recommencer son histoire depuis le début. Elle est terrible, fascinante, captivante ! Fournie en concepts étranges à vos jeunes esprits dégénérés par les radiations. »

Les boîtes de conserve crasseuses entassées devant lui restèrent silencieuses, ne voulant sans doute pas objecter sur la santé de leur cervelle métallique.

« Revenons quelques petites années en arrière à peine. Un âge d'or, subtilement empoisonné par le génie humain à toujours vouloir plus. La Terre tout entière avait réussi le tour de force de se parler, de rire et de s'insulter presque instantanément. Toujours plus de satellites mouchetaient le cosmos en vue de réduire le temps entre l'émission des uns et la réception des autres.

« Puis brusquement, tout ralentit. Les canaux se retrouvèrent inéluctablement saturés. L'Homme se mit à pleurnicher, la marche du progrès était ralentie, la moindre tâche lui prenait un temps détestablement long... Plus grave, l'Homme commençait à perdre de l'argent !

« Il y eut des tentatives. Il y eut des déceptions. Il y eut des suicides. Puis il y eut Madeleine. »

Le Fournisseur entendit une rumeur d'admiration dans son auditoire et cela le ravit. Charrié par le vent empoisonné, un vol de sacs en plastique vint même se poser sur les épaules d'un distributeur de billets sédentaire, pour écouter eux aussi le récit de la sainte.

« La Madeleine d'alors travaillait dans l'une des plus importantes entreprises du moment. Son objectif : tenter de résoudre le problème de saturation des plates-formes d'échanges de données.

« Avant d'être sainte, cette femme était un pur produit du monde du travail, solide et calculatrice. Elle n'aurait pas pu occuper son poste autrement. La dissimulation de ses sentiments était un art dans lequel elle excellait, elle qui naviguait en eaux troubles et grimpait chaque échelon de son entreprise avec le sang-froid d'un robot. Ne jamais montrer de signes de faiblesse, toujours aller de l'avant, savoir tirer un profit quelconque de chaque situation. Tel était son credo !

« Avec le grand ralentissement, le travail devint pourtant si difficile que le quotidien de Madeleine plongea très vite dans la m... dans une situation délicate. »

Merde ! Merde ! Merde !

« Cher public, cette louve parmi les loups n'était tout compte fait qu'un être humain ! Face à ce défi dont dépendaient tant d'argent et de prestige, elle se mit à enchaîner les sacrifices. Ses week-ends, son couple, ses enfants, ses amis, sa vie... Après des mois sans solutions, lestée d'une hiérarchie assassine et d'une famille qui n'en avait plus que le nom, Madeleine ressentit le besoin de craquer.

« Inconcevable de faire ça au bureau ! Ne jamais baisser sa garde ! Un matin où sa douzième pause café-clope ne lui suffisait plus, elle décida d'errer dans le quartier de la Bourse à la recherche d'un endroit pour pleurer.

« Dans l'ancienne Terre, les lieux discrets se faisaient de plus en plus rares. Il n'y avait pas une ruelle sans caméras de surveillance, plus de cabines téléphoniques aux vitres opaques, même plus d'urinoirs publics avec verrou. Madeleine ne trouva que quatre murs décrépits coiffés d'un toit, une ruine découverte par hasard, engoncée entre deux gratte-ciel et un centre de fitness pour chien. Un endroit désaffecté qui avait été autrefois un lieu saint.

« C'est ici que Madeleine trouva le courage de pleurer, d'appeler de tout son cœur l'idée du siècle qui lui permettrait de garder son boulot, d'en mettre plein la vue à ses patrons et de rentrer moins tard le soir pour rabibocher sa famille.

« C'est à ce moment-là que nous autres survivants, adorateurs et blasphémateurs madelésiens, estimons la canonisation de cette femme travailleuse au bord de la crise de nerfs. Car elle vit alors Dieu apparaître devant elle. »

Oui, ce Dieu-là !

Le mot Dieu provoqua plusieurs défections dans l'auditoire du Fournisseur. Une boîte de conserve réussit à s'enfuir avec la complicité d'un chapardeur humanoïde, tandis qu'un des sacs plastiques profita d'une bourrasque cendreuse pour coloniser un autre perchoir.

« N'ayez pas peur, pas tout de suite ! Ce Dieu qui l'effraya tant sur le moment n'était plus que l'ombre de lui-même. Brumeuse était son apparence, son aura ridicule... si faible était sa voix que Madeleine redouta la manifestation d'une démence liée au surmenage.

« L'ersatz divin commença à lui parler. Il lui murmura qu'il était bien triste. Que les Hommes ne s'adressaient plus à lui depuis longtemps. Abandonné, rejeté, privé de ces millions de voix chuchotant son nom, Dieu avait peu à peu perdu le sel de sa propre existence. Pour son plus grand malheur, le créateur s'était fait rattraper par sa création.

« Imaginez l'état d'esprit de Madeleine à ce moment précis, cher public ! Venue pour pleurer avant de reparaitre tout sourire dans son entreprise, elle se retrouvait à écouter des lamentations divines, mélancoliques d'une ancienne gloire.

« Dieu monopolisa la conversation, lui qui avait enfin une oreille à l'écoute. Il finit par lui révéler quelque chose qui eut toute l'attention de Madeleine. Sous des conseils angéliques, Dieu s'était enfin décidé à agir pour ne pas disparaître. Exister, c'était s'adapter. Il lui fallait investir, copier ce que faisaient les humains dans leur recherche de popularité.

« Il avait ainsi créé son propre réseau social. Aux hommes et femmes de l'ancienne Terre, Dieu proposait désormais ses services Miracles[®], Conseils[®] et Apparitions[®] avec toute la rapidité d'un réseau moderne et optimisé. Pour peu qu'ils se donnent la peine de s'adresser à lui...

« Hélas, même équipé, Dieu n'avait plus la côte. Pire, toutes ces années d'abandon avaient altéré ses capacités publicitaires, tant et si bien que les rares personnes qui entraient en contact avec lui repartaient fanatisées ou instables. L'indice d'exploitation de son nouveau réseau n'avait ainsi jamais décollé du zéro. Le monde l'avait tout simplement oublié. »

Le Fournisseur se leva brusquement pour empêcher un autre chapardeur de lui soustraire ce public si attentif. Le voleur finit par s'enfuir avec seulement une chaussure où nichait un champignon grabataire.

« Vous vous demandez sûrement comment je suis au courant des détails de cette histoire, reprit le Fournisseur, c'est un ange qui faisait ses courses qui me l'a racontée un jour. »

Menteur ! Menteur ! Menteur !

« Bref ! Si l'existence d'un nouveau réseau social ne l'enchantait pas, là, les choses se présentaient sous un nouvel angle. Madeleine abandonna brusquement la conversation et retourna dans son entreprise avec l'idée de sa carrière : croire en Dieu. Elle rentra chez elle après le travail, embrassa son homme et ses gosses et s'enferma dans la cuisine pour retenter la même expérience que dans la matinée. Dieu réapparut au bout de quelques secondes de prière. Enthousiaste d'avoir été sollicité une seconde fois en si peu de temps, Dieu lui avoua qu'il serait toujours là pour l'entendre, pour échanger avec elle au sein de son réseau : un havre de paix lumineux, rapide et accueillant.

« Je vous ai déjà dit que Madeleine était rusée ? Elle lui demanda la permission d'inviter ses amis et collègues, ce que Dieu accepta sans tarder ! Le parrainage, c'était la clef des affaires ! Une occasion inespérée pour lui de regagner la compagnie des Hommes.

« Le lendemain, Madeleine déposa un brevet, puis présenta à sa hiérarchie son idée qui allait les rendre riches et les désigner comme bienfaiteurs de l'humanité connectée. Le concept était simple : utiliser la ligne directe de Dieu pour rétablir des communications instantanées. Elles ne nécessitaient aucun satellite, aucun entretien ou mise à jour. Elles étaient parfaites, car œuvres divines. Dieu allait mettre en interaction des milliards de personnes en un éclair et traiter des quantités infinies de requêtes sans jamais tomber en panne !

« Dans les affaires, innover c'est gagner, ou presque. Lorsque Madeleine rendit officielle l'existence de ce nouveau moyen de communication, ce fut un plébiscite planétaire. Le réseau de Dieu fit face à un intérêt fulgurant ! N'importe qui pouvait se connecter à lui s'il y mettait les formes. Un guide de prières abrégées fut commercialisé à cet effet par la louve et son entreprise. Avec sa plate-forme optimisée et ultrarapide, Dieu serait toujours là, prêt à répondre et mettre en contact. Et même s'il n'en avait pas envie... »

Qu'est-ce qu'il en a chié !

Le Fournisseur s'accorda une pause pour reprendre ses esprits. Depuis le début, la petite voix dans sa tête répétait exactement la même histoire que lui, mais en employant un vocabulaire plus obscène.

« Comme tout cela paraissait insensé au départ... N'importe quel esprit rationnel trouverait absurde d'utiliser Dieu comme moyen de communication. Il fallait oser cette alliance de la technologie et du mystique. Ça a tellement bien marché que l'honnête et incrédule

fournisseur d'accès que j'étais dans l'ancienne Terre ne put que contempler l'anéantissement de son chiffre d'affaires.

« Inutile de me siffler, cher public. C'était bien moi, ou plutôt un de mes larbins en *open space* que vous appeliez à pas d'heures en pleurnichant parce que votre connexion sautait et empêchait le téléchargement pornographique du samedi soir. Avec la saturation des réseaux, je m'en suis mis plein les poches ! Et ça aurait pu continuer si Madeleine n'avait pas trouvé Dieu. »

Tu l'as eu dans le cul cul cul !

« Qui a dit ça ? Ça vous excite de savoir qu'un col blanc comme moi a fini à la rue ? C'est que je n'ai pas été le seul : techniciens, commerciaux, ingénieurs, cadres... sans moi et mon pognon, pas de travail. La courbe du chômage grimpa en flèche et croisa sur sa route la trajectoire de mes satellites de communication. Ces tas de ferraille inutilisés s'écrasèrent sur Terre faute d'entretien et je n'avais plus que mes yeux pour pleurer. Quelle importance puisque tout le monde pouvait désormais communiquer gratuitement ?

« Futée, la Madeleine... *Winner takes all!* comme on dit en économie de marché. Chez les fournisseurs d'accès traditionnels, on ne l'avait pas vu venir. La destruction créatrice de Schumpeter n'a jamais aussi bien porté son nom. Nous avons tous sauté à pieds joints dans les télécommunications divines : bienvenue chez l'opérateur Dieu Point Zéro ! »

Un caddie de supermarché en maraude sous les bourrasques échoua dans le public du Fournisseur. Il lui demanda d'un couinement de ses roulettes corrodées comment faisaient les Hommes de l'ancienne Terre pour utiliser ce réseau.

« Bonne question, mon jeune ami. L'utilisateur devait croire en ce Dieu par lequel il allait transmettre ses messages et requêtes. Se concentrer sur une entité barbue et accueillante... »

Pas très original, Dieu n'a jamais pensé à revoir son droit à l'image.

« Une fois connecté, l'utilisateur s'entretenait avec lui quelques instants et accédait ensuite à son réseau possédant des milliards d'utilisateurs et de commodités.

« Vu que l'Homme possède la capacité de croire fermement et d'accepter toute sorte de choses depuis qu'il est sorti de l'océan avec une queue et des nageoires, l'adaptation générale n'a pas traîné. Qui a vraiment pris le temps, un jour, de lire les petits caractères des prières abrégées ? Certains se sont vraiment mis à croire, d'autres furent assez intelligents pour faire semblant ou assez riches pour que cela ne se remarque pas. Quitte à faire appel à d'autres... S'il y a des professions que l'innovation ne tuera jamais, c'est bien celles qui tentent de

détourner les règles à leurs profits. Même si Dieu se vantait d'être omniscient dans les publicités pour son réseau, les vieilles méthodes avaient la peau dure. *Les voies du Seigneur sont impénétrables*, murmurait-on à une époque ? Avec du talent, c'est vite dit.

« On pouvait entrer en contact avec Dieu de n'importe où, n'importe quand et pour atteindre n'importe qui. L'entreprise de Madeleine se mit pourtant à construire de plus en plus de bâtiments consacrés, il apparut qu'on y captait mieux. Dans les quartiers d'affaires, on pénétrait dans un lieu saint comme si on entrait dans un centre d'appel à l'ancienne. Alors oui, les bancs étaient pleins, et bien chauffés ! Quelle concentration malgré le crissement des talonnettes sur le marbre et les va-et-vient incessants dans les traverses. C'est à croire que tous ces costards-cravates et tailleurs-résille s'étaient vraiment mis à croire en Dieu. Mais à l'intérieur de ces têtes gominées ou permanentées, il n'y avait que des transactions. On devinait cette agitation à leurs yeux tremblants sous ces paupières fermées, faussement recueillies. »

Seigneur, faites que ma banque reçoive ma demande d'un milliard sur deux ans pour acquérir le concurrent.

Seigneur, passez-moi Jean-Claude du service commercial, il ne va pas croire que j'ai baisé hier soir.

Seigneur, adressez à Serge de la comptabilité son mail de licenciement demain.

Seigneur, lancez une recherche d'un homme célibataire de 30 ans mon cadet.

Seigneur, commandez trois pizzas arméniennes bien chaudes pour 20 h. Seigneur...

« Grâce à Dieu, l'instantanéité était redevenue une réalité. En quelques mois, son réseau social supporta toutes les communications de l'ancienne Terre. Ce qui paraissait un moyen de rapprocher Dieu et les Hommes devint une fin. »

Et Dieu dans tout ça ?

L'écho de la question semblait venir d'une casserole trouée, assise entre les boîtes de conserve et le distributeur de billets rouillé. Ravi qu'au moins une personne suivît encore son récit, le Fournisseur prit le temps de s'éclaircir la gorge.

« Eh bien, Dieu semblait plutôt content au départ. Il s'abreuvait avec avidité à chacune de ses connexions. Avec tous les Hommes. Pour toute sorte de requêtes. Longtemps délaissé, Dieu devint incontournable. Ce brusque retour aux affaires le ragaillardit. Il se sentait utile à nouveau, il retrouvait peu à peu le sel de son existence.

« Et ce fut le début des emmerdes ! »

Bien dit, tu vois quand tu veux.

« Dieu finit par voir ce qu'il était devenu. Tout le monde s'était mis à prier, mais pas de la bonne manière. Ce qui aurait dû le réjouir l'embarrassa soudain plus que tout. Il se découvrait standardiste du monde, occupé à échanger les conversations et requêtes de milliards d'êtres humains.

« Alors qu'il transférait à son destinataire le six-cent-soixante-sixième sexto de sa matinée, quelque chose commença doucement à lui courir sur la barbe. Cela ne pouvait plus durer. Ce qui s'annonçait comme un retour en force d'une spiritualité accrue envers sa personne résonnait maintenant comme une surcharge abusive de ses prédispositions. »

Ça va chier, moi je vous le dis !

« Même avec un flux de données tendant vers l'infini chaque seconde dans sa tête, Dieu trouva le temps d'envoyer une batterie d'anges désœuvrés fouiller dans ses archives divines. Il voulait vérifier s'il n'y avait pas dans le service après-vente de son réseau une clause en sa faveur.

« Après des jours d'épluchage – des millénaires de présence, ça en fait des archives –, les anges administratifs exhumerent une disposition intéressante : le Jugement dernier, amener le Royaume de Dieu sur terre. Il se trouve que dans les conditions de son existence, le Divin ne pouvait travailler qu'à son propre avènement : le moment où l'ensemble de l'Humanité se mettrait à croire en lui. Ou, du moins, à faire semblant, mais ça marchait aussi. »

Pour les lents du bulbe, l'Apocalypse à ce moment-là, c'était possible maintenant !

« Toutes les conditions nécessaires et suffisantes se trouvaient réunies. Dieu fut sur le point de dire stop, de tout faire péter ! Mais il se surprit à hésiter, n'étant pas vraiment certain de vouloir déchaîner sa colère sur la surface du globe. Ils étaient gentils ces humains tout compte fait, et marrants ! Ne risquait-il pas de s'ennuyer après ? Avec tous les échanges dont il avait la charge, Dieu s'était découvert un penchant voyeur...

« Alors qu'il se penchait sur la requête de deux petits utilisateurs, la perspective de courser les potins et zieuter des selfies pour l'éternité lui devint brusquement insupportable. Il s'agissait des enfants de Madeleine. Le brevet d'exploitation de la louve lui permettait de toucher un pourcentage sur toutes les activités externes au réseau de Dieu : des manuels de prières abrégées aux publicités pour les cabinets de consultants en piété en passant par les crédits alloués pour construire des lieux saints. Sans compter les dons de ses nombreux

fans qui voyaient en elle la prophétesse de la communication instantanée. Autant dire que la pauvreté ne lui était plus qu'un vague concept. Ivre de son succès, elle mettait bien souvent du temps à trouver la sortie de sa piscine à billets et sa descendance se désolait de ne pas passer plus de temps avec elle. »

La sainte milliardaire !

« Madeleine ne s'était-elle pas mise à pleurer, ce jour-là dans la ruine désaffectée, parce que son travail avait détruit sa famille ? Ce paradoxe fit sortir Dieu de ses gonds. Sans crier gare, il précipita l'Apocalypse. Pareil au fantasmé grand bug de l'an 2000, mais réactualisé à la sauce Dieu Point Zéro. Le réseau social que les hommes avaient cru pouvoir utiliser à outrance sur son dos fut réduit en cendres par les radiations divines, tout comme la totalité de l'ancienne Terre. Dieu posa alors ses sandales sur les ruines de la civilisation. Les survivants n'allaient plus le faire chier. Désormais, c'était lui le patron. »

La fin du récit fut accueillie par le silence, ce qui fit ricaner le Fournisseur. Même la petite voix s'était tue. Chaque fois qu'il racontait l'histoire de Sainte-Madeleine et la naissance de la nouvelle Terre, il se vantait de clouer le bec de quiconque grâce à son éloquence. C'était évident, il possédait un talent d'orateur indéniable ! Il avait beau dire tous les jours la même chose, c'était toujours les mêmes qui venaient l'écouter. Comme s'ils n'en avaient jamais assez. Chaque matin, le Fournisseur les retrouvait devant sa cachette, à la même place que la veille et sûrement du lendemain.

L'ancien col blanc à l'esprit ravagé par les radiations prit alors quelques instants pour aménager le carton détrempé qui lui servait de siège depuis l'Apocalypse.

« Heureux les simples d'esprit, le Royaume des cieux leur appartient... On aurait dû les lire, ces petits caractères. Maintenant, tirez-vous, les pluies acides recommencent et une escouade d'anges armés va faire une descente dans vingt minutes ! »

© Florent Paci 2018



*Florent Paci est journaliste et écrivain, avec une tendance à jardiner tout ce qui lui tombe sous la main. Depuis que la plume l'a piqué, il explore la SFFF afin de jeter dans l'inconnu des personnages rongés par leurs ambitions. Au grès de ses reportages et de rencontres, les idées d'histoires se mettent à germer. Dieu Point Zéro est sa première nouvelle publiée.
@FlorentPaci*

Comment les Choses se sont Vraiment Passées

Pierre Gévart

J'AI CONSCIENCE, AU MOMENT même où je saisis la plume, de l'inutilité de ce que je m'apprête à faire. Et pourtant, il me semble que je dois écrire ce récit, même si personne ne le lira probablement jamais, même si moi-même je n'en aurai plus aucun souvenir, même si, tout simplement, tout cela n'aura jamais existé.

Je m'appelle Otto-Abram Siesienthal. Je suis né à Gloggnitz, à une centaine de kilomètres au sud de Vienne, où mon père exerçait la profession d'horloger. Ceci n'est pas sans rapport avec cette histoire, d'ailleurs. Quant à moi, je ne me sentais aucune vocation à exercer cette noble profession. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de poursuivre des études supérieures dans la capitale. L'empereur, le vieux François-Joseph, m'a fait obtenir une bourse pour cela. J'ai soutenu en 1913 ma licence d'Histoire, et j'ai eu la chance de pouvoir succéder à mon maître Albrecht Finnmayer à la chaire d'Histoire moderne de Linz, dès l'année suivante, avant de rejoindre l'université de Vienne, trois années plus tard. Mais tout cela importe peu, aujourd'hui. Ce qui a changé ma vie, comme celle de millions d'hommes et de femmes, c'est ce sinistre 6 février 1934.

Souvenez-vous : le siècle abordait son second tiers dans l'inquiétude de la crise économique qui s'était déclenchée sept ans plus tôt. Ce même jour, ce Français venait de réaliser la première liaison en dirigeable par-dessus l'Atlantique. Comment s'appelait-il, déjà ? Guynemer. Georges Guynemer. Tout le monde croyait que Von Richtoffen emporterait le prix. À Berlin, on avait déjà préparé la fête, les lampions étaient accrochés, les banderoles peintes. Albert, qui a toujours cultivé une sympathie excessive pour les Allemands, s'en était rendu malade. Pauvre Albert. Qui pourrait croire aujourd'hui qu'un être comme celui-là, déjà deux fois Prix Nobel, pouvait alors autant que lui s'intéresser au sport aéronautique ?

Mais là n'est pas mon propos. Car aujourd'hui, il n'existe plus qu'une seule raison de se souvenir de cette date. Les élections à la diète avaient eu lieu depuis trois semaines, déjà. Et c'était ce jour-là que l'empereur avait appelé le nouveau chancelier pour enfin dénouer la crise politique. François-Ferdinand était certainement moins doué que François-Joseph, moins travailleur aussi. Surtout, il avait des idées qui ne pouvaient que nous

effrayer. Ses sympathies hongroises des années 10 avaient peu à peu glissé vers un antislavisme systématique qui avait vite rejoint l'antisémitisme viscéral du chancelier. L'empereur prêtait depuis longtemps déjà une oreille trop complaisante à tous ces extrémistes qui n'hésitaient jamais à accuser les Slaves et les Juifs d'être les responsables de la crise. Comme si celle-ci n'était pas irrémédiablement mondiale, et liée sans doute aux excès des politiques de libre-échange. En tous cas, c'est ce que je pensais.

Cet Adolf Hitler ne me disait rien qui vaille. Il avait traîné pendant des années dans le milieu interlope des artistes ratés qui grouillent dans notre capitale avant de se trouver un réel talent d'orateur. Il avait monté un groupe d'opposition, et même écrit un livre, pendant un séjour en prison, suite à un attentat raté : *Ma Protestation*. Avec un titre pareil, on aurait pu croire que le bouquin ne marcherait jamais, mais non. Ce Hitler avait connu un succès de plus en plus grand en utilisant toujours la même vieille recette du bouc émissaire. Un bouc à deux têtes, en l'occurrence : slave et juif. Tant qu'il en était resté à quelques députés à la Diète, cela n'était pas encore trop grave. Mais après le Krach boursier de 1926, le fameux Schwarze Freitag de la bourse de Budapest, et l'explosion du chômage qui avait suivi, il avait vu son audience croître à chaque élection.

Et ce jour-là, 6 février 1934, reste dans les mémoires comme un jour de tristesse, quand, après s'être allié aux libéraux et aux conservateurs, sous la pression de l'empereur, il a été nommé Chancelier.

Curieusement, Albert semblait n'y prêter aucun intérêt. On aurait dit qu'il ne partageait son attention qu'entre Guynemer et ses recherches. C'était bien Albert, cela. Capable de s'enflammer un jour pour une cause juste, et, le lendemain, s'enfermant dans les créations de sa prodigieuse intelligence.

Car c'était aussi ce jour-là qu'il avait décidé de rendre publique son expérience auprès d'un cercle réduit d'intellectuels viennois venant de divers horizons. J'étais donc invité aussi bien au titre d'ami que de membre éminent de la faculté d'Histoire. Quand j'eus refermé la porte derrière moi, Albert m'accueillit par ces mots, dont je me souviens avec précision : « Otto, je crois que nous sommes partis pour le troisième ! » Je n'eus bien entendu pas à lui demander de quoi il voulait parler : un troisième Nobel, rien que ça !

« Regarde-moi cette pendule ! » continua-t-il sans prendre la peine de me présenter tous ceux qui étaient déjà arrivés. Au reste, je les connaissais presque tous. Il y avait là ce médecin qui s'occupait d'analyser l'esprit, Freud, et cet Italien que j'avais rencontré dans un congrès, l'année précédente, à Trieste, et qui avait construit dans les locaux de la faculté des Sciences une espèce de pile atomique, comme il l'appelait : Fremo, ou Fermi. Plusieurs autres hôtes de marque étaient encore présents, ainsi que quelques artistes et des journalistes. Mais Albert semblait avoir oublié jusqu'à leur existence, et me forçait à regarder une pendule posée sur une paille de

laboratoire. Une pendule tout à fait ordinaire, d'ailleurs, à moins qu'elle ne fonctionnât à l'énergie atomique, ce qui aurait pu expliquer la présence de ce Ferma, ou quelque chose d'approchant, qui avait mis au point une pile atomique. Sauf que, si je me souvenais bien, la pile de Fermi, oui, c'est cela, Fermi, occupait la place d'une piscine, et que nous n'avions ici qu'une petite horloge. Mais j'attendais. Je savais qu'Albert aimait plaisanter, mais certainement pas de cette façon-là.

« Cette horloge a été réglée hier, en présence de maître Zacharius, horloger de Sa Majesté, et devant le Docteur Dummliebe, qui a bien voulu y poser les scellés, en même temps qu'à sa copie exacte réglée de la même manière. » Pendant qu'Albert nous débitait ainsi le début de ce qui ressemblait bien à un protocole expérimental, les deux personnages s'étaient successivement levés pour saluer. Zacharius m'adressa un sourire de connivence, car il avait été l'apprenti de mon père. Pourtant, je me sentais mal à l'aise. Tout cela ressemblait à un numéro de *Grand Guignol*¹. C'est alors qu'Albert posa la main sur un objet recouvert d'un chiffon, et que je n'avais pas encore remarqué. « Et voici cette deuxième horloge ! » s'exclama-t-il encore, sur un ton que je trouvais peu approprié. Il retira le chiffon, et une seconde horloge apparut, effectivement toute semblable à la première, et scellée de la même façon. À un détail près : la seconde marquait trois minutes de moins que la première.

Albert nous le fit remarquer. Ce à quoi Freud lui répondit qu'à son avis, on lui avait déjà fait perdre du temps pour des choses plus importantes. Mais il sortit en même temps un carnet et se mit à prendre des notes. Un officier que je ne connaissais pas s'étonna en effet que des horloges de Maître Zacharius pussent ainsi, en peu de temps, se désaccorder d'une telle manière. L'horloger se fâcha, affirmant que jamais ses horloges... L'officier rétorqua que pourtant... Puis, quelqu'un se leva et partit sans saluer personne. Albert dut cogner le bord de la table avec un objet métallique pour ramener le silence.

« Les horloges de Maître Zacharius sont bien accordées, seulement, la seconde a bénéficié d'un saut de trois minutes dans le futur. Vous avez devant vous la preuve qu'il est possible de voyager dans le temps, à condition de consommer pour cela l'énergie nécessaire. »

Le silence tomba comme un plomb. Puis, il y eut une soudaine protestation. Je me souviens d'avoir reproché à Albert d'avoir confondu le 6 février et le 1^{er} avril, et d'être sorti en claquant la porte, et je n'étais pas le premier ni le dernier à le faire. Il faut dire que, tous, nous ne pensions qu'à l'accession d'Hitler au pouvoir, avec tout ce que cela allait signifier.

Et puis, le temps a passé, beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Les lois de juillet ont été promulguées avec empressement par Ferdinand,

¹En français dans le texte.

et Albert, sans que je l'aie revu, a préféré rejoindre Paris, où le Président Pergaud (il n'y a bien que les Français pour élire un écrivain à la tête de l'État) l'appelait pour prendre la chaire laissée vacante au Collège de France par le décès de Madame Curie. Je ne l'ai pas revu avant son départ.

Quant à moi, j'ai essayé de tenir quelque temps sous les lois de juillet. Comme juif, j'avais bien entendu dû céder ma chaire d'Histoire moderne à un Hongrois. Désormais, seuls les Autrichiens non juifs, les Magyars et les Tchèques avaient conservé le privilège d'enseigner à l'université. Mais j'essayais de trouver de l'agrément à mon nouveau métier de professeur de lycée.

Puis, après les lois de juillet, ce furent les décrets de mai 1936. Alors que la révolution socialiste triomphait en France, et que les Français offraient l'égalité à tous les habitants de leurs colonies lointaines, faisant de Dakar la seconde capitale du Pays, l'Autriche-Hongrie retirait encore plus l'égalité à ses propres sujets. J'ai dû, comme beaucoup, accepter l'interdiction totale d'enseigner et me contenter d'un poste de commis aux archives de la ville. Plusieurs de mes anciens collègues ont préféré l'exil. Moi, j'étais trop lié à Emma et à ses parents pour envisager une solution extrême. En 1939, nous perdîmes encore le droit d'être fonctionnaires, et je dus me résoudre à vivre d'expédients, tout en essayant les vexations de ces groupes de jeunes « Aryens », comme ils se désignent eux-mêmes. C'est alors que le réseau prit contact avec moi.

Je savais qu'il existait une organisation d'entraide pour les victimes des persécutions, mais j'avais toujours voulu garder mes distances. Après tout, une telle organisation me semblait en quelque sorte légitimer quelques-unes des accusations que le pouvoir développait à notre encontre. Pourtant, j'acceptai de les rejoindre, au moins dans l'espoir de pouvoir un jour faciliter mon départ si les choses finissaient par tourner vraiment mal.

À la même époque, je reçus une lettre d'Albert, qui me proposait de le retrouver à Paris, où le départ de plusieurs professeurs pour les nouvelles universités créées en Afrique et en Indochine ouvrait soudain plusieurs opportunités de postes intéressants. Il me demandait également de lui faire parvenir des archives personnelles oubliées dans la précipitation de son départ. Sur le coup, cela ne me sembla poser aucune difficulté particulière. Albert avait laissé ces papiers à l'université, et j'allais certainement les retrouver oubliés dans un placard.

Mais il me fallut bien me rendre compte que tout avait vraiment changé, pour nous, les Juifs. Encore que je ne me fus jamais vraiment rendu compte que j'étais juif jusqu'à ce que je perdisse mon droit d'enseigner et que je fusse obligé de me déplacer avec un passeport intérieur surchargé d'un lourd tampon rougeâtre qu'il me fallait présenter à chaque coin de rue, puisque le port de l'étoile jaune était devenu obligatoire depuis 1938. En fait, il ne me fut même pas possible d'accéder aux locaux. Je crois que c'est ce jour-là seulement que, sortant d'une longue période d'abattement,

je pris conscience de mon humiliation, et que je conçus la nécessité de faire quelque chose pour empêcher ce régime de nous anéantir tous.

Je revois encore cette porte que j'avais franchie des centaines de fois, et ce policier du Parti qui me tendait mon passeport avec dédain en me barrant le passage et en me conseillant de partir avant qu'une bande de jeunes Aryens ne me repère. De plus en plus d'incidents étaient signalés. De vieux professeurs ou d'anciens fonctionnaires se faisaient parfois battre et ridiculiser en pleine rue devant des passants impassibles, et bien sûr, la police de l'empereur, quand elle arrivait, se contentait d'éloigner les agresseurs sans jamais procéder à une arrestation.

Le soir même, je décidai de me rendre chez Rolf et Gertrud Oppenheim. Rolf et Gertrud étaient de bons collègues, presque des amis, même si nous ne nous étions pas rencontrés depuis mon éviction. Ils avaient de l'admiration pour Albert et ne refuseraient certainement pas de lui rendre service.

Ils habitaient toujours au même endroit. Un appartement cosu de la Franz-Josef Strasse. Je ne pus m'empêcher, en arrivant devant la porte, de considérer avec une certaine honte mes vêtements élimés et mes chaussures usées, mal mais souvent ressemblées. Soudain, j'eus l'impression que se dégageait de toute ma personne cette odeur de misère et de crasse qui me révoltait tellement, par le passé. Je sonnai. Une domestique que je ne connaissais pas vint ouvrir la porte. À l'intérieur, on entendait des bruits de voix, et une musique que j'identifiai sans peine : un de ces merveilleux lieder de Schubert. J'arrivais certainement en pleine réception, et donc au plus mauvais moment. La servante prit ma carte avec dégoût, en plissant le nez. « Je serais bien étonnée que Monsieur... » mais Monsieur arriva, pourtant. Rolf avait changé. Je le trouvais vieilli, empâté. Je ne devais plus non plus ressembler tellement à celui que j'étais lorsque, vingt-cinq ans plus tôt, en 1916, cette année merveilleuse, nous avions parcouru ensemble la moitié de l'Europe, de chemin de fer en chemin de fer.

Rolf eut l'air l'ennuyé. Il esquissa à peine un sourire et jeta un coup d'œil inquiet dans le hall d'entrée avant de m'entraîner à l'intérieur. Mais il ne me conduisit pas, comme je m'y attendais, dans le salon de musique : seulement dans cette petite pièce près de l'entrée où il recevait les fournisseurs. Je lui expliquai mon affaire en deux mots, et j'observai que ses traits se contractaient à mesure que je parlais. Des éclats de rire traversèrent la cloison. Il me sembla reconnaître la voix de Gertrud. Rolf soupira :

« Non, Otto, je ne peux pas... Vraiment, je ne peux pas... » À ce moment seulement, j'identifiai l'insigne du parti que sa pochette dissimulait à demi.

« Je comprends, fis-je, déçu. Gertrud va bien ?

— Elle va bien, oui. Elle est occupée avec nos invités. »

Et, sans même me demander de nouvelles de ma famille, ni m'offrir un siège ou quoi que ce soit, il me prit par le coude, et me reconduisit jusqu'à la porte, qu'il referma aussitôt derrière moi. Je fus pris d'une brutale envie de vomir.

J'aurais pu abandonner la partie, annoncer à Albert que ses papiers avaient disparu, mais, déjà, sans que je sache pourquoi, il me parut primordial de ne pas abandonner.

J'essayai encore de trouver de l'aide auprès de deux autres collègues, dont l'un refusa en se tordant les mains, visiblement malade de peur, et l'autre me jeta à la rue avant même de m'avoir laissé lui expliquer le but de ma démarche. C'est alors que je me suis tourné vers le réseau. Leur première réaction fut plus que tiède. Albert y jouissait d'une réputation mitigée, et moi-même, je venais à peine de les rejoindre. À la fois, on appréciait qu'Albert n'ait pas apporté sa caution au régime, qui d'ailleurs n'en aurait pas voulu, et on lui reprochait de trop s'enfermer dans ses recherches au lieu de s'engager activement contre la politique que l'empereur laissait se développer.

J'ai parlé pour la première fois des papiers d'Albert lors de la réunion qui suivit directement le discours de Salzbourg, celui dans lequel Hitler déclara franchement ses intentions : débarrasser l'Empire austro-hongrois de toute la juiverie, et confiner les Slaves dans les emplois subalternes. « Naturellement, avait-il précisé de sa voix tonnante, les Aryens ne sont pas des sauvages » et il avait précisé qu'il veillerait personnellement à ce que l'émigration des Juifs s'organise dans le respect du droit, de la justice, et surtout « sans aucune violence ». Comme si de quitter sa terre natale n'était pas déjà la pire des violences.

D'emblée, Isaac Levinsky, notre responsable de secteur, était resté sur la défensive, et ma demande avait été rejetée. Mais, en sortant du lieu de réunion, j'entendis derrière moi un frou-frou de pas pressés. Une jeune femme, que j'avais à peine remarquée tout à l'heure, cherchait à me rattraper. Je décidai de l'attendre.

« Qu'est-ce que c'est que ces papiers que vous voulez récupérer pour Monsieur Einstein ? Vous avez l'air de penser qu'ils peuvent être très importants pour notre cause. » Eszter était essouffée. Elle n'avait même pas pris le temps de se présenter. « Pardonnez-moi : Comtesse Eszter Egerhazi... » fit-elle, lorsque je le lui fis remarquer.

« Vous êtes juive ? »

— Est-ce qu'il faut être juive pour s'élever contre l'injustice ? »

Je trouvai que sa réplique avait quelque chose de théâtral, et ne pus m'empêcher de sourire. Elle sourit également. Eszter était une femme superbe. Elle devait avoir au plus la trentaine, une peau de lait, de grands

yeux en amande que soulignait un trait discret de maquillage, ses cheveux d'un noir de jais se relevaient en chignon sur la nuque et laissaient apparaître deux oreilles aux lobes finement découpés que mettaient en valeur deux simples perles montées en boucles.

« Je peux vous aider.

— Pardon ? » Un instant, j'avais presque oublié l'objet de ma démarche, mais sa phrase me ramena brutalement à la réalité, et je perçus douloureusement le contraste entre cette jeune aristocrate élégante et parfumée, et l'espèce de demi-vagabond puant que j'étais devenu.

« Je peux vous aider, répéta-t-elle. Vous savez, j'ai assisté à votre dernier cours.

— Au lycée ?

— Non, à l'université. Je suis plus âgée que je n'en ai l'air. J'ai toujours mes entrées dans les bâtiments. Dites-moi juste ce que vous recherchez exactement, et je vous le ferai parvenir. »

Je connus un moment d'hésitation. La police de l'Empereur était connue pour son efficacité. Il y avait une chance sur deux pour qu'Eszter fût un agent à son service, uniquement chargée de me faire révéler involontairement la nature des documents qu'Albert voulait récupérer. Mais tant pis. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir à nouveau me retrouver en tête à tête avec elle. Je lui décrivis donc très exactement de quoi il s'agissait, et où cela se trouvait.

Une semaine s'écoula. J'étais rongé d'inquiétude, et aussi d'impatience. Emma voulut bien croire que ce n'était qu'à cause de ce service, j'allais dire cette mission que m'avait confiée Albert. Au jour dit, Eszter était bien là, et, discrètement, elle me glissa un paquet enveloppé soigneusement dans du kraft gris. Nous fîmes quelques pas ensemble en sortant.

« Vous allez voir Monsieur Einstein ? » me demanda-t-elle ingénument et je faillis lui répondre par l'affirmative, avant de me souvenir brusquement que mon déplacement devait rester secret.

« Non, non... bredouillai-je. Je dois seulement le lui faire parvenir.

— Si j'osais...

— Si vous osiez ?

— Non, rien... Je pensais simplement que mon mari vient d'être nommé second secrétaire à l'ambassade impériale à Paris. J'aurais pu me charger de...

— Merci, mais ce ne sera pas la peine. »

Il m'avait semblé avoir détesté l'entendre parler de son mari. Mais en même temps, je conçus l'espoir de la revoir en France. On disait que le Président Pergaud aimait organiser des réceptions monstres dans lesquelles il s'employait à mêler intellectuels, diplomates, artistes et hommes politiques... Je pris les doigts d'Eszter et m'inclinai pour les baiser, mais elle arrêta mon geste, m'attrapa par les épaules et déposa deux baisers rapides sur mes joues. Elle était rouge de confusion.

« J'avais tellement aimé votre façon d'enseigner... »

Puis, elle tourna les talons et disparut dans la nuit.

Deux mois plus tard, j'arrivais enfin à Paris. Mon voyage avait été pénible. Je savais que si je sortais officiellement du pays, personne ne m'en empêcherait. Au contraire, même, j'aurais eu droit comme tout émigrant à la prime de départ, mais en même temps, je perdrais définitivement le droit de rentrer chez moi. Et je n'étais pas préparé à cela. Il m'arriva parfois, en grelottant, la nuit, dans les montagnes, d'imaginer, là-haut dans le ciel, les vastes dirigeables qui assuraient la liaison en deux jours, et qu'avait dû emprunter Eszter et son mari, ou même les trains dont j'entendais le grondement dans la nuit.

Mais tout cela n'était plus qu'un mauvais souvenir. J'étais maintenant en sécurité, et je venais de me laisser tomber dans le canapé confortable qu'Albert m'avait proposé, dans le salon d'accueil de l'appartement cosu qu'il occupait avec sa famille avenue du Maine.

Pendant que la bonne me servait un verre de porto, Albert s'empressa de vérifier le contenu du paquet que j'avais tout ce temps transporté avec moi.

« Cela a quelque chose à voir avec cette histoire d'horloges propulsées dans le futur ?

— Ho ? Tu n'as pas oublié... Il faut dire qu'il s'est passé tant de choses, depuis ce temps-là... »

Je savais très bien ce qu'il y avait dans le paquet. Je ne suis quand même pas stupide au point de transporter des documents d'un bout à l'autre de l'Europe sans même savoir de quoi il s'agit. Mais je dois confesser que, à l'exception de quelques pages consacrées justement à l'expérience du 6 février 1934, je n'y avais pas compris grand-chose. Sauf peut-être que cela n'avait pas l'air de ressembler à une supercherie, et qu'Albert était un des plus grands génies de l'histoire de l'humanité, et donc qu'il y avait une chance que cela soit possible. Le voyage dans le temps ! J'attendis que la bonne eût quitté la pièce, avant de poser la question qui me brûlait les lèvres :

« Albert, tu crois vraiment que le voyage dans le temps est possible.

— Naturellement, puisque j'ai réussi à envoyer cette pendule dans le futur, même si ce jour-là tu as eu l'air, comme tous les autres, de me prendre pour un cinglé. »

Albert avait dit « cinglé » en français. Il semblait d'ailleurs maîtriser cette langue à merveille, et je me demandais, maintenant qu'il avait obtenu sa naturalisation et qu'il avait été admis à l'Académie des Sciences, s'il ne se ferait pas un jour élire à l'Académie française... Mais ce n'était pas ce qui me préoccupait le plus.

« Et dans le passé, Albert, crois-tu possible de voyager aussi dans le passé, et d'en revenir ?

— Théoriquement, cela ne pose pas plus de problèmes, mais pratiquement... »

J'eus l'impression que mon cœur cessait soudain de battre.

« Pratiquement ?

— Eh bien, pratiquement, c'est beaucoup plus coûteux, car il faut envoyer avec l'objet déplacé une seconde machine destinée à assurer son retour, et qui plus est avec assez d'énergie pour qu'elle fonctionne. Sincèrement, je ne crois pas que le tourisme temporel soit actuellement réalisable. »

J'étais atterré. Pendant toutes ces nuits passées à la belle étoile ou dans des refuges précaires, j'avais élaboré mon projet, je l'avais tourné et retourné de toutes les façons... Mais il ne pouvait se réaliser qu'à condition que le voyage fût possible. Et voilà qu'Albert m'annonçait tout de go que l'affaire ne se ferait pas. Je résolus de m'en ouvrir à lui.

Albert m'écouta avec attention, comme il savait le faire, et les yeux pétillants d'intelligence, ce qui va sans dire. Sur le principe, je ne puis pas dire qu'il ait débordé d'enthousiasme. Que ses découvertes puissent contribuer à verser le sang ne lui plaisait pas du tout. Mais il dut bien convenir avec moi que ce que je lui proposais était sans doute la meilleure des solutions. Restait pourtant le problème de la source d'énergie. À Vienne, il avait utilisé celle que produisait la pile de Fermi. Et cela avait à peine suffi à déplacer une horloge pesant quelques centaines de grammes de trois minutes vers le futur... Alors, quant à réaliser mon projet...

« Je ne crois pas qu'on puisse rapidement, en effet, transporter un homme. Du moins pas à court terme. Mais il y a une possibilité à laquelle tu n'as pas pensé, Otto, remarqua-t-il soudain. Tu n'as pas besoin d'y aller en personne. Il suffit d'ouvrir une fenêtre, même très courte, et de substituer les deux objets. Quant au problème du retour, il doit bien être possible de le résoudre avec une machine autoglissante.

— Autoglissante ?

— C'est à dire qui puisse se transporter en même temps que son contenu, comme une automobile.

— Et... cela peut se faire rapidement ?

— Malheureusement, il me faudra encore des mois pour y arriver le plus discrètement possible. Car je suppose que tu as compris qu'à partir de cet instant, tout doit se faire dans la plus grande discrétion. »

Les mois qui suivirent me parurent interminables. Je restais en contact avec Albert par l'intermédiaire d'Ezster, quand elle accompagnait son mari à Vienne, où j'étais rentré tout aussi clandestinement que j'en avais fui. Emma m'avait proprement fichu à la porte, et la situation se dégradait de jour en jour. On signalait des pogroms dans les régions de Salzbourg, de Timisoara, près du lac Balaton et en Carinthie. En Turquie, le

gouvernement progressiste des successeurs de Mustapha Kemal, après avoir massacré les Arméniens et contraint la plupart des survivants à choisir l'exil, agitait la possibilité d'une intervention militaire contre l'Empire si Hitler, confirmé pour la troisième fois à la Chancellerie, continuait à menacer la sécurité des Juifs. Partout, la situation se raidissait.

Le tzar Michel, en Russie, avait appelé au pouvoir Kérénsky, le vieux leader social-démocrate, et un front continu se dessinait maintenant de Saint-Pétersbourg à Madrid, en passant par Berlin, où le gouvernement révolutionnaire qui avait fini par renverser le vieux Kaiser avait proclamé la République. Celle-ci avait aussitôt conclu une alliance durable avec la France au prix d'une restitution partielle des régions confisquées en 1871, et rompu ses relations diplomatiques et commerciales avec François-Ferdinand. Le prince Otto, qui ne m'était pas seulement sympathique parce qu'il portait le même prénom que moi, avait quant à lui rompu publiquement avec son père et quitté le territoire, ce qui me confortait encore plus dans ma résolution.

Avec l'aide du réseau, je pus me rendre secrètement sur les lieux. Heureusement, la chambre n'avait, me dit-on, pratiquement pas changé. Je fis, soutenu par l'organisation de résistance slave, tous les relevés et toutes les photographies dont Albert avait besoin pour mener à bien l'opération.

Les choses devenaient urgentes. Nous étions désormais en avril 1943, cet avril 1943 précisément pendant lequel François-Ferdinand avait proclamé à la surprise générale son soutien au pacte de Ceuta. Cet avril 1943 justement où les deux signataires, Franco et Gamelin déclenchèrent simultanément la rébellion contre leurs gouvernements respectifs. Cela n'arrangeait pas nos affaires, loin de là : par Ezster, Albert me fit savoir qu'il avait été classé comme suspect, suspendu de cours pour n'avoir pas assez nettement fait connaître sa réprobation contre les mutins. Il en résultait naturellement que son travail sur notre projet commun allait en être retardé.

Je dois dire que c'est sans doute alors que je connus de réels moments de découragement, et que je fus tenté de tout abandonner, même si je me rendais bien compte que la réussite de notre projet pouvait seule empêcher que le vingtième siècle ne reste dans l'Histoire comme celui de la guerre mondiale que je voyais arriver à grands pas.

Le débarquement-surprise des Japonais en Californie, en juillet, précédant d'un mois celui de Gamelin en Provence, rendait l'urgence de plus en plus évidente. Si nous ne faisons rien, le monde courait droit à la catastrophe. Il fallait absolument que nous réussissions, et j'ose dire que nous n'avions pas la moindre seconde à perdre.

Un autre contretemps fut le ralliement de Fermi au gouvernement national et fasciste de Mussolini, en Italie. Mais Albert me fit savoir, toujours par Ezster, qu'il conservait suffisamment de contacts avec le

milieu pour s'assurer de disposer le moment venu de l'énergie nécessaire. Cependant, l'obligation où il fut de fuir à nouveau, cette fois en Allemagne, retarda encore la réalisation de notre plan.

En effet, la guerre faisait maintenant rage en Espagne et dans l'Empire colonial français, comme aux États-Unis, où les Américains avaient difficilement réussi à bloquer l'avance japonaise sur les rives du Mississippi. Pendant ce temps, ici, la vie devenait de plus en plus difficile pour moi. Nous étions désormais ouvertement exposés aux insultes et aux mauvais traitements des bandes de voyous qui se réclamaient d'Hitler. J'avais recommencé à fréquenter la synagogue, et lié amitié avec Eliazar Bem Rahhem, le rabbin, et deux fois par semaine, j'étudiais la Torah avec lui. Le reste du temps, j'essayais de survivre en donnant des répétitions aux enfants de la communauté, qui n'avaient plus le droit de fréquenter les écoles de l'État. Le mari d'Ezster était maintenant ambassadeur à Rio de Janeiro, et elle avait décidé de ne pas l'accompagner, mais elle me fit savoir qu'elle était à présent étroitement surveillée, et que, bien entendu, nos relations allaient devenir de plus en plus difficiles.

Vers le début de 1945, je commençais à songer sérieusement à tout abandonner pour rejoindre les colonies de peuplement de Palestine, quand l'Empereur prit soudain la décision de suspendre toute émigration et de rassembler les Juifs dans des camps de concentration. Heureusement, le réseau me permit de fuir en Allemagne où il me fut enfin possible de rejoindre Albert avec l'objet qu'Ezster, la veille de son arrestation, avait réussi à me faire passer. C'était l'arme même que détenait encore le service criminel du ministère de l'Intérieur. À Berlin, un ami armurier, que je ne mis bien entendu pas dans la confidence, décela vite pourquoi le pistolet s'était enrayé, et mit aussitôt à ma disposition un modèle identique, mais fonctionnel.

En septembre, nous sommes venus nous installer à Munich, où nous allions pouvoir désormais travailler l'un et l'autre. Le Kamerad Albert (pour reprendre l'appellation imposée par le gouvernement de Rosa Luxembourg) et moi parvenions enfin au but. Munich s'imposait, pas tellement parce que nous ne sommes pas éloignés de la frontière – le régime autocrate imposé par François-Ferdinand en fait de toute manière une barrière infranchissable – mais parce que le commissariat allemand à l'énergie s'est installé dans les environs, et que tout ce dont nous avons besoin, c'est justement d'énergie. Albert m'a fait entrer comme secrétaire au département de physique de l'université, et, pendant qu'il peaufinait la mise au point de sa machine autoglissante, je travaillais sur les coordonnées.

En fait, même si je serais bien incapable de donner davantage d'explications, j'en sais assez pour pouvoir dire ceci : par le réseau, j'ai pu faire parvenir à Sarajevo une balise temporelle qui a été installée dans le mur, juste au-dessus de la table dont l'homme a parlé pendant son

interrogatoire, avant le procès, et dans le tiroir de laquelle il avait rangé le pistolet. À partir de là, Albert a réussi à caler les données géographiques, puis, par « grignotements successifs » (c'est là son expression), à les ajuster sur la date précise qui nous intéressait.

J'ai eu des nouvelles d'Ezster, ce matin, par une journaliste qui a été internée avec elle avant d'être expulsée pour je ne sais quel obscur motif de nationalité. Cette Milena Jesenska ne m'a pas caché que la situation dans les camps est au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il y aurait eu des épidémies de typhus. Pauvre Ezster ! Je ne peux m'empêcher de penser que je suis en partie responsable de ce qui lui est arrivé. Il faut vraiment, absolument, que nous réussissions !

J'ose à peine l'écrire : ça y est. Aujourd'hui, c'est fait. Nous venons de rejoindre le laboratoire atomique de Dachau. La campagne respandit sous le soleil de mai. J'ai eu ce matin une pensée pour Emma. C'est son anniversaire, le 8 mai... Que le Seigneur (béné soit son nom) me permette d'oublier ce qu'elle m'a fait ! Mais dans quelques minutes, on n'en parlera plus et, sans doute, ces feuillets sur lesquels j'ai voulu consigner mon récit n'auront-ils jamais existé. La chose sera accomplie. François-Ferdinand n'aura jamais été empereur d'Autriche, jamais il n'aura appelé Hitler au pouvoir, et le vingtième siècle restera dans l'histoire comme celui de l'accession de l'humanité au bonheur et à la prospérité.

Je suis content de moi. Pour agir à coup sûr, il fallait un historien. Et le seul moment possible, c'était bien sûr cet attentat manqué de Sarajevo, le 28 juin 1914. Combien de fois avons-nous pu penser, au cours de ces années, « si seulement le pistolet de Prinzip ne s'était pas enrayé ! » Eh bien, voilà, dans dix minutes, ce sera fait. Prinzip restera celui qui a assassiné François-Ferdinand, le monde aura connu la paix, et moi, ici, à Dachau, je goûterai le bonheur tranquille d'une belle journée de printemps, sans même savoir ce à quoi j'aurai échappé.

FIN

© Pierre Gévert 2001



La nouvelle qui précède n'est pas vraiment inédite, mais presque !

Expliquons-nous : c'est avec ce texte que l'auteur, qui s'était éloigné de l'écriture de science-fiction depuis une quinzaine d'années, est vraiment revenu au genre. « Comment les choses se sont vraiment passées » est en effet une uchronie mêlée de science-fiction, quasiment du steampunk. Et cette nouvelle, soumise par son auteur au jury du Prix Infini (celui qui est devenu le Prix Alain le Bussy), a obtenu celui-ci en 2001. De là l'organisation de quatre conventions

de SF, car l'auteur, qui n'avait pas été prévenu, est resté frustré de n'avoir pas été présent à la proclamation de son prix en 2001, la création de Géante rouge en 2005 et la reprise de Galaxies en 2008.


Cette même année, l'auteure grecque et polyglotte Sissy Pantelis lui propose de traduire son texte en anglais, et demande à Ian Watson de revoir cette traduction. Du coup, Ian Watson inclut le texte traduit sous le titre de « Einstein's gun » dans ses anthologies Mammoth book of Alternate histories, publiées sous deux éditions en Grande-Bretagne, puis aux Etats-Unis, où le livre est repris en poche. Pendant ce temps, la revue russe lesli publie à son tour une traduction de la nouvelle dans la langue de Tchekov. Mais ce n'est pas tout : un autre éditeur, toujours en Russie, rachète les droits de l'anthologie de Ian Watson et donne une seconde traduction du texte. Enfin, à partir de cette traduction depuis l'anglais, quelle n'est pas la surprise de l'auteur, de passage au Kazakhstan, de rencontrer un scénographe Kazakh qui vient d'achever la théâtralisation (quel vilain néologisme) de la nouvelle. Il paraît qu'un projet de traduction en hongrois serait en cours...

Et comme en 2001, la Rédactrice en chef de Galaxies s'était montrée intéressée par une publication, ce qui ne se fit pas, les choses finalement se seront ainsi vraiment passées.

Connaissez-vous  **Galaxies**
SCIENCE - FICTION

dans ses versions électroniques ?

en PDF, ePub, Mobipocket/Kindle
et AZW3 (standard Amazon)

 **e-GALAXIES** est tout en couleurs, et contient de nombreux bonus

Vous pouvez vous abonner à

 **e-GALAXIES**

et le recevoir systématiquement par mail
dès la sortie de la version papier

Il suffit pour cela d'aller sur le site
<https://galaxies-sf.com>, et de choisir dans l'onglet
« S'abonner » la formule qui vous convient le
mieux

Tarifs :

Au numéro : 4,90 €

Abonnement d'une année (6 numéros) : 24,95 €

(en y ajoutant **Géante rouge** : 30,00 €)

Par prélèvements trimestriels : 6,23 €

(avec **Géante rouge** : 7,50 €)

 **Galaxies**
SCIENCE - FICTION

est publié avec l'aide du

 **CNL**
Centre national du livre